

De la monoculture du cacao à la monoculture de la pensée : écopoétique décoloniale et résistance dans *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, de Samy Manga

From Cocoa Monoculture to Monoculture of Thought : Decolonial Ecopoetics and Resistance in Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao by Samy Manga

Mohamed Ait Aoual
Université Moulay Ismaïl (UML)
Fès-Meknès | MA
m.aitaoual@edu.umi.ac.ma
<https://orcid.org/0009-0000-6111-2549>

Résumé : Cet article se propose de montrer comment l'écrivain camerounais Samy Manga, dans *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, met en scène la détérioration systématique de l'environnement naturel provoquée par la monoculture du cacao. En adoptant une démarche qui combine l'écopoétique et l'écocritique dans une perspective postcoloniale, il révèle la présence d'une monoculture – au sens à la fois agricole et culturel – qui uniformise la terre et les esprits. La résistance écopoétique apparaît alors comme une voie d'émancipation : elle restitue aux lieux leur dimension spirituelle et sacrée tout en décolonisant les récits hégémoniques occidentaux. Cette résistance s'affirme à travers une écriture hybride qui plaide pour une diversité à la fois écologique et épistémique. La création de nouvelles formes poétiques devient ainsi un moyen de revendiquer la biodiversité, de repenser et de transformer le rapport de l'Homme à lui-même et à la nature, et de contribuer à une prise de conscience face à la crise socio-écologique contemporaine.

Mots-clés : Samy Manga ; littérature subsaharienne ; écopoétique décoloniale ; crise socioécologique ; écriture hybride.

Abstract : This article aims to show how the Cameroonian writer Samy Manga, in *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, depicts the systematic degradation of the natural environment caused by cocoa



monoculture. By adopting an approach that combines ecopoetics and ecocriticism within a postcolonial perspective, he reveals the presence of a monoculture – both agricultural and cultural – that homogenizes the land and the human spirit. Eco-poetic resistance thus emerges as a path toward emancipation : it restores to places their spiritual and sacred dimension while decolonizing Western hegemonic narratives. This resistance manifests itself through a hybrid form of writing that advocates for both ecological and epistemic diversity. The creation of new poetic forms becomes a means of asserting biodiversity, rethinking and transforming humanity's relationship with itself and with nature, and contributing to greater awareness of the contemporary socio-ecological crisis.

Keywords : Samy Manga ; Sub-Saharan literature ; decolonial ecopoetics ; socio-ecological crisis ; hybrid writing.

1 Introduction

« C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe » (Voltaire, 2007, p.95) répondit le nègre de Surinam à Candide qui l'interrogeait sur son état pitoyable. Le nègre était amputé de la jambe gauche et de la main droite, tel était le prix payé par les esclaves de l'ancienne colonie néerlandaise pour que les Européens puissent savourer le sucre. Deux siècles et demi plus tard, il s'avère que la situation et les conditions de vie déplorables des populations dans les anciennes colonies européennes ne se sont guère améliorées.

C'est ce dont témoigne *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, un livre, inclassable du point de vue générique, publié en 2023 par l'écrivain camerounais Samy Manga. Pour résumer ce livre, on pourrait bien s'inspirer de la fameuse phrase voltairienne et dire : « C'est à ce prix que vous mangez du chocolat en Occident ». Manga décèle, en alternant dans son texte fiction et essai, les atrocités que les entreprises de l'industrie du cacao font subir à l'environnement naturel et aux populations qui y évoluent. Le texte met en scène le personnage d'Abéna qui travaille avec son grand-père dans les plantations de cacao. L'enfant âgé de dix ans se rend compte rapidement des dangers que fait encourir la monoculture du cacao à la nature et aux populations locales désormais réduites à l'esclavage.

Dans *Chocolaté*, la fiction est doublée d'une enquête documentée qui, chiffres à l'appui, met l'accent sur l'ampleur et le coût de la surexploitation capitaliste de la nature. Le texte prend l'aspect d'une foudroyante diatribe lancée contre le capitalisme sauvage destructeur de la nature, il constitue également un plaidoyer poétique et politique pour la protection de la nature et de l'émancipation socio-économique du Sud. Il convient donc de voir comment,

dans *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, Samy Manga réinvente le récit pour dénoncer les monocultures occidentales qui détruisent la terre et les esprits et propose une expérience littéraire soucieuse de transformer notre rapport au vivant et à l'*oïkos*¹ dans un contexte marqué par la crise socioécologique.

Notre démarche sera écopoétique, définie par Pierre Schoentjes (2015, p.13) comme étant « l'étude de la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel ». Il faut préciser d'emblée que ce domaine, qui s'intéresse à l'étude des rapports entre la nature et la littérature, se présente sous différentes appellations : écopoétique, écocritique, écologie du récit, humanités environnementales, *green studies*... au point que Christine Marcandier (2025, p.9) parle d'une « instabilité onomastique ». Le débat le plus connu est celui qui oppose les partisans de l'écopoétique à ceux de l'écocritique. Si l'écopoétique privilégie une étude qui fait la part belle aux considérations esthétiques, l'écocritique accorde une importance particulière à la dimension politique et militante du texte littéraire. Néanmoins, Michel Collot (2023, p.3) pense que les deux approches sont complémentaires et tendent vers un seul objectif : étudier les liens qu'entretiennent la littérature et l'environnement naturel. Ainsi, nous estimons qu'une démarche combinant ces deux approches dans une perspective postcoloniale pourrait donner lieu à une analyse significativement plus pertinente dans la mesure où elle mettra en évidence la praxis transformatrice sans perdre de vue sa dimension poétique et esthétique.

2 La destruction du monisme africain : de l'Homme-Nature à l'Homme contre la Nature

Le texte de Samy Manga se présente comme une enquête sur les dérives des multinationales du cacao qui opèrent dans les pays de l'Afrique subsaharienne. D'emblée, *Chocolaté* expose les violations flagrantes commises par des entreprises occidentales qui, pour optimiser la production et améliorer le rendement, portent atteinte à l'intégrité physique des populations locales.

Chaque année, on voyait apparaître de nouveaux cas de maladies épidermiques, des infections respiratoires, des intoxications alimentaires, des problèmes de cécité et des décès clairement attribués aux manipulations répétitives des produits chimiques que les gens de la ville venaient vendre aux villageois pour mieux fertiliser les sols déjà très abîmés (Manga, 2023, p.20-21).

Le prestige des multinationales du cacao se fait tragiquement au détriment de la santé des hommes et des femmes que les occidentaux font travailler dans des conditions misérables. L'environnement naturel et les humains qui y évoluent se voient malmenés par le capital, c'est désormais lui qui dicte la loi et qui décide du sort de l'humain et du non-humain. Nous sommes en plein capitalocène, pour reprendre cette étiquette « alternative, iconoclaste, insolente et le plus souvent évitée pour désigner notre époque » (Malm, 2017, p.54). La tyrannie du capital atteint son point culminant avec la destruction des tissus environnemental et social. L'Homme et la Nature, souvent dissociés par l'anthropocentrisme occidental, sont les deux victimes d'une monoculture excessive qui ne jure que par le mercantilisme. Ainsi le capi-

¹ Du grec ancien οἶκος, signifiant « maison, habitat ».

talisme a-t-il réussi à détruire le monisme caractérisant les sociétés traditionnelles de l'Afrique noire qui fait de l'Homme-Nature un tout irréductible. Ce sont désormais les hommes qui mènent une sorte de guerre par procuration contre l'environnement naturel :

Tout comme une armée de combattants ligués contre les forêts vierges, on attaquait le repérage des terres, le défrichage, les incendies, le nettoyage, le dessouchage, le labourage, la fertilisation chimique des sols, l'enfouissement des fèves à la bonne profondeur, l'abattage des arbres qui ne devaient pas obstruer la croissance des jeunes pousses de cacaoyer (Manga, 2023, p.37).

La machine capitaliste n'a pas seulement séparé l'Homme et la Nature mais elle les a rendus antagonistes. Les populations autochtones sont condamnées à détruire leur propre milieu naturel afin de subvenir à leurs besoins et répondre aux exigences des multinationales occidentales. Si l'humain est misérablement rémunéré le non-humain sort bredouille d'une exploitation abusive et se voit condamner à l'extinction. Jason W. Moore a eu le mérite de montrer que le non-humain participe à l'accumulation du capital sans rien recevoir en contrepartie, au travail de l'humain s'ajoute « celui des animaux, des sols, des forêts et des natures extra-humaines de toutes sortes » (Moore, 2024, p.62). C'est ce dualisme instauré par l'Occident qui a invisibilisé une grande partie de l'environnement naturel. En érigeant la culture du cacao en culte pour des raisons industrielles et économiques, le capitalisme a réduit au silence le reste de la faune et de la flore. C'est tout un écosystème qui se déséquilibre pour assurer le développement optimal du cacaoyer. Cette atteinte à l'harmonie de l'écosystème est due à ce dualisme imposé par l'anthropocentrisme occidental qui a relégué la nature à un rang inférieur. Ce dualisme, comme le montre Jason W. Moore (2017, p.26), « déchire la toile des connexions réelles qui existent entre les natures humaines et extra-humaines, et qui seront essentielles, au cours du siècle qui vient, pour toute politique émancipatrice et génératrice de vie ». *Chocolaté* se veut donc une incarnation littéraire de tous les maux que les multinationales occidentales infligent à l'environnement naturel et aux populations autochtones qui y vivent.

3 Capitalisme et aliénation écologique : l'effacement du monde spirituel africain

Samy Manga construit son roman sur un ensemble de contradictions qui ne sont que le fruit de l'impérialisme capitaliste qui a envahi les pays du tiers-monde. Dans *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*, deux visions du monde s'affrontent : d'une part, celle des populations autochtones qui vivent en parfaite harmonie avec la nature et, d'autre part, celle des multinationales du cacao qui ne voient dans cette nature qu'un lieu exploitable. Il s'agit d'une rencontre entre « l'Occident qui se soumet à l'autorité de la Science et tous les autres peuples, qui tiennent à leurs perceptions et à leurs pratiques » (Garnier, 2022, p.11). Aux aspirations mercantiles des multinationales occidentales s'opposent un spiritualisme et une sagesse autochtones célébrés par Abéna, personnage principal du récit et alter-ego de l'auteur, qui travaillait aux côtés de son grand-père dans les plantations de cacao :

Je voulais apprendre le métier des plantes à ses côtés, je voulais apprendre le secret des concoctions, la fusion des breuvages, l'étude des potions, le déchiffrement des symboles, le décryptage des songes, la posologie des remèdes et toutes les formules de guérison possibles qui pouvaient rendre la dignité à ma communauté. Je voulais connaître les secrets de la terre, les oracles des forêts, la langue des fantômes et les vertus des nuits orageuses (Manga, 2023, p.59).

Les propos d'Abena font contrepoids aux discours mercantiles des commerçants occidentaux avides qui ne jurent que par le profit et l'argent. Ces propos témoignent d'un rapport particulier qui lie Abéna aux lieux et à l'environnement naturel. Les plantes ne procurent pas seulement le remède mais offrent également des moments de contemplation et des occasions pour entrer en parfaite communion avec la nature. Abéna veut connaître les mystères d'une nature érigée en entité vivante ayant sa propre langue et ses propres signes qu'il faut déchiffrer, la vision de l'enfant se positionne aux antipodes de l'anthropocentrisme occidental insensible à la portée symbolique des lieux. Ainsi Samy Manga place-t-il son récit sous l'égide de la pensée senghorienne qui fait grand cas de la pratique spirituelle qui caractérise la culture africaine noire. Il faut dire que

[p]our le nègre, sous l'aspect matériel et sensible, il y a un monde d'âmes [...]. On peut dire que c'est une force spirituelle, un principe de vie intellectuelle et morale, qui anime chaque être, chaque plante, chaque chose pourvue d'un caractère propre : montagne, caverne, rocher, lac (Senghor, 1964, p.71).

Nous sommes donc face à deux manières différentes, voire antagonistes, d'habiter le monde : la première est celle d'un impérialisme occidental qui détruit la nature et assouvit ses convoitises capitalistes au détriment des populations autochtones considérées par les multinationales du cacao comme taillables et corvéables à merci ; l'autre est celle d'une pensée décoloniale qui, en professant le retour à l'héritage ancestral, invite l'Homme à habiter poétiquement (et spirituellement) le monde, comme le disait le poète allemand Hölderlin (1967, p.939). La contradiction atteint son paroxysme lorsque Abéna se sent « dépossédé, volé, outré et découragé de voir partir le résultat brut d'un dur labeur en échange de quelques billets de francs CFA qui allaient se raréfier en à peine quelques semaines » (Manga, 2023, p.29). Un tel constat rappelle le concept de l'aliénation forgé par Karl Marx et qui décrit cette situation où l'ouvrier est dépossédé du produit et de la richesse qu'il crée : « Son produit, l'affronte comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur » (Marx, 1972, p.57). Ainsi les hommes sont-ils dépossédés de leur produit qui devient une chose étrangère. L'impérialisme occidental dénature les rapports spirituels que les autochtones entretiennent avec l'environnement naturel, l'homme devient ainsi séparé non seulement de son produit mais de tout son univers naturel, cette séparation entérine l'instauration d'un anthropocentrisme étranger aux sociétés africaines précoloniales.

4 La terre comme lieu de résistance : réhabiliter l'héritage ancestral et le lien au vivant

Face à ces horreurs et à ces atrocités, Samy Manga propose un projet romanesque qui fait la part belle à la résistance. Résister aux modèles d'exploitation et d'oppression suivis par le capitalisme occidental et ses continuateurs en Afrique ne saurait être possible qu'en ressuscitant l'héritage des ancêtres. C'est à cette culture ancestrale réfractaire à toute forme de marchandisation et d'extractivisme qu'il faut donner vie. C'est une invitation à repenser notre rapport au vivant et notre façon d'habiter le monde.

Je voulais que les ancêtres m'entraînent à la méditation lunaire, à la voyance des choses cachées, à la mathématique des cauris, aux incantations solaires, à l'œuf de cuivre, à l'initiation des enfants écorces, au végétalisme des dieux verts, à la musicalité du mvet² sacré, à la pluie purificatrice du sens et au vent rapide des oracles de vérité (Manga, 2023, p.59).

Ces phrases relevant d'un mysticisme et d'un écologisme ancestraux constituent le dernier rempart contre les dérives et les atrocités du capitalisme sauvage qui est sur le point de saigner à blanc les pays du tiers-monde. Le texte invite à rétablir les liens brisés avec la nature dans ce qu'elle a de plus intime, à contempler cet univers sacré qui est trop riche pour être réduit à un simple domaine cultivable et exploitable. Le « végétalisme des dieux verts » est significatif à bien des égards puisqu'il évoque les sociétés traditionnelles d'antan respectueuses de l'environnement naturel, la nature y est érigée en déesse étant donné qu'elle constitue l'âme de toute une communauté. Abéna ne cesse de penser ce retour aux origines, il fait partie de ces « enfants écorces » qu'on ne saurait déloger de leur milieu naturel, en témoigne l'attachement à la terre ancestral dont Abéna ne cesse de parler tout au long du récit. « Il y avait longtemps que je n'avais pas remis les pieds au village pour embrasser ma terre natale, ma grand-mère, mes oncles, et écouter ma forêt. Toutes ces sensations villageoises de mon enfance me manquaient terriblement en cette nuit particulière au chevet de mon avenir » (Manga, 2023, p.113). L'image de la terre ancestrale ne quittait pas sa pensée tout au long de ses études universitaires à Ngoa-Ekélé. Ces lieux habitent le personnage et font partie intégrante de lui, il demeurait toujours nostalgique de cette époque où « [il] adorait les arbres comme des êtres chers, des frères et des pères, cette époque où [il] allait [se] prosterner dans la quiétude des montagnes d'Afane Ibandè » (Manga, 2023, p.116). C'est une relation devc parenté qui lie le personnage d'Abéna aux arbres et aux montagnes, ces éléments sont mis sur le même pied d'égalité que les parents à qui on voue un respect particulier dans les sociétés africaines traditionnelles.

Il s'agit donc de renouer avec les manières ancestrales pour restituer l'*oïkos* d'antan et redonner aux lieux leur force de résistance, leur énergie et leur vivacité. Rendre les lieux mordants, c'est leur permettre de résister à l'invasion de l'impérialisme et à l'expansion des multinationales occidentales. « La morsure des lieux vient ponctuer les itinéraires, ralentir la progression, voire prématurément mettre un terme au voyage. La figure itinérante impériale

² Le mvet désigne à la fois une harpe-cithare traditionnelle d'Afrique centrale et les récits épiques initiatiques qui l'accompagnent chez les peuples Fang-Beti.

se retrouve alors aux prises avec un milieu » (Garnier, 2022, p.25). Cette morsure ne saurait être possible sans le rétablissement des connexions entre les populations autochtones et l'environnement naturel. Plutôt que de fournir une main-d'œuvre bon marché qui détruit son propre milieu, il serait salutaire que l'humain et le non-humain s'unissent pour rendre les lieux impraticables et survivre aux assauts de la machine prédatrice du système capitaliste. Telle est la leçon enseignée par *Chocolaté*, de Samy Manga : face à l'appauvrissement de l'écosystème et *ipso facto* de toute une communauté, l'auteur propose une écopoétique de résistance susceptible de faire parler les lieux et de les rendre vifs et agissants, unique et ultime moyen de remédier à cette crise socioécologique.

5 Domination symbolique et reconquête narrative : la littérature comme contre-discours

Une telle résistance ne saurait être menée à bien sans la destruction des espaces et des narratifs instaurés par le colonialisme parce que la domination ne se fait pas seulement par la force mais également en créant chez les populations un sentiment de consentement. Outre la cartographie et l'établissement des frontières géographiques, l'impérialisme a créé des espaces métaphysiques pour faciliter son emprise sur les populations autochtones. L'instrumentalisation de la religion a largement contribué à cette servitude qui a isolé les hommes de leurs territoires.

D'ailleurs, parmi les passages de la Bible qu'un infiltré de prêtre blanc venait lire chaque dimanche à l'église du village, comme un éternel rappel à la nécessité de rester soumis à leurs conditions précaires pour espérer bénéficier de la grâce divine, il y avait toujours l'Évangile de Mathieu 5.3 qui promettait des choses bien plus importantes que le simple fait de vouloir vivre mieux sur Terre : « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. » (Manga, 2023, p.79).

Les multinationales du cacao qui emboîtent le pas à l'impérialisme occidental s'implantent en Afrique par la voie de la déterritorialisation. Dénigrer la Terre au profit des au-delà et des idéaux incertains, tel est l'objectif de l'impérialisme et toutes les multinationales prédatrices qui marchent dans son sillage. Le capitalisme instrumentalise toutes les ressources culturelles possibles à des fins expansionnistes et commerciales, il crée un cadre spatio-historique susceptible de concurrencer, voire éclipser, la réalité locale, d'où la nécessité vitale de créer un récit (ou reconduire des récits existants) capable de s'inscrire en faux contre les narratifs occidentaux désireux de dédouaner l'exploitation de l'Homme et de l'environnement naturel. Le récit religieux est omniprésent et sert à apprivoiser les masses et les inciter à collaborer au projet extractiviste.

Fredonnant ainsi des louanges et des cantiques religieux tous les matins à voix basse, les planteurs repartaient assassiner les forêts pour ensevelir encore plus de nouvelles fèves de cacao sous la terre désespérée, en attendant d'être appelés par le Très-Haut et d'aller jouir de la bonté du royaume d'un dieu étranger aux yeux bleus (Manga, 2023, p.79).

Chocolaté récuse ces discours hypocrites qui fourvoient les masses et détournent leur attention de la réalité quotidienne. Il est temps d'« atterrir », comme nous y enjoint Bruno Latour (2017, p.10), et de penser aux dangers qui guettent les terrestres. C'est la mission que Samy Manga fait sienne, atterrir et « écouter [sa] forêt » (Manga, 2023, p.113) pour saisir la dynamique des lieux naturels, condition *sine qua non* pour pouvoir lutter contre la crise socioécologique. Si l'espace est vidé de sa substance et dénaturé par des mises en récits aliénantes, l'histoire n'en sort pas indemne et subit les diktats de l'Occident. La décolonisation de l'histoire est plus que jamais urgente parce que « tant que le chasseur racontera l'histoire, on ne saura jamais rien de la résistance animale » (Manga, 2023, p.106). C'est tout l'enjeu de *Chocolaté* : raconter une histoire de résistance, celle de la nature qui s'exprime à travers ce texte hybride où s'enchevêtrent plusieurs récits, d'un côté celui de l'Occident et ses multinationales du cacao désireux de redorer leur image ternie par l'exploitation des peuples du tiers-monde et la dégradation de l'environnement naturel ; de l'autre celui de la nature et des hommes opprimés qui, grâce à la fiction, ont désormais voix au chapitre. Ainsi apprend-t-on l'existence de « ces peuples antiques [qui] vouaient un véritable culte à cette plante, qu'ils assimilaient à un cadeau du bienheureux dieu Quetzalcóatl » (Manga, 2023, p.84). La naissance de la plante du cacao est érigée en mythe et donne lieu à un récit fabuleux qui fait contrepoids aux narratifs occidentaux où le végétal est souvent réduit au silence. Aux récits occidentaux se voulant universalisants et qui aspirent à rendre l'homme comme maître et possesseur de la nature, Samy Manga oppose une littérature soucieuse de préserver le monisme écologique caractérisant les sociétés traditionnelles de l'Afrique noire. Il s'agit d'une littérature qui revendique « le droit à l'opacité » (Glissant, 1990, p.208) pour résister à une occidentalisation totalisante qui ignore la singularité des cultures locales.

6 Décoloniser la forme : l'hybridité générique comme écriture du vivant

L'opacité se manifeste aussi bien au niveau du fond qu'au niveau de la forme. Si Samy Manga veille à ce que le discours sur l'Homme et la Nature se démarque des récits coloniaux en mettant en scène des rituels authentiques, il en est de même des procédés formels utilisés à cet effet et qui font de *Chocolaté* un texte génériquement inclassable. L'alternance fiction/essai n'est pas la seule caractéristique qui fait de *Chocolaté* une œuvre réfractaire à toute tentative de classification générique, les dessins au trait en noir et blanc qui inaugurent chacun des quatorze chapitres composant le livre accordent une dimension subversive à ce projet à la fois littéraire et artistique de Samy Manga. L'auteur multiplie toutes les formes possibles pour rendre compte d'une crise très profonde qui touche aussi bien l'humain que le non-humain. La complexité de l'œuvre fait écho à celle d'une crise socioécologique qui ne saurait être appréhendée par les formes classiques héritées de l'Occident, d'où la nécessité d'un renouveau littéraire et artistique capable de redonner un souffle à la résistance. Autrement dit, il s'agit, comme le montre Patrick Chamoiseau (2025, p.58), de créer des « puissances narratives neuves ». Ainsi le dessin vient-il appuyer le mot pour dire la crise qui menace la société et l'environnement naturel, « la prospérité économique de la culture du cacao dépend foncièrement de la destruction de la nature » (Manga, 2023, p.96).

Une telle destruction est rendue manifeste par l'art visuel, les « Libellules éventrées » (Manga, 2023, p.13) illustrent l'intrusion de l'artificiel dans les milieux naturels donnant ainsi lieu à une sorte d'inharmonie et de dissonance. Le tronc de l'arbre est prolongé par une roue

métallique, ce qui traduit une rencontre contre-nature entre l'organique et le mécanique, on assiste à une dénaturation de la nature et sa destruction par la machine industrielle occidentale. « La tribu du tobassi » (Manga, 2023, p.43) témoigne de la même invasion technique : Des éléments organiques, en l'occurrence des champignons et des racines, sont contraints de côtoyer des excroissances en forme de vis et de disques métalliques superposés. Encore une fois, l'artificiel s'invite dans un milieu fragile et menace la stabilité de l'écosystème. *Chocolaté* met en scène des *oïkos* hybrides qui participent à la fois de l'environnement naturel et de l'artificialité industrielle. L'écriture hybride de l'œuvre fait écho au déséquilibre d'un milieu naturel qui semble impuissant face à la violence et à la destruction que lui infligent les multinationales du cacao.

Il s'agit d'une écriture, ou plutôt d'une création artistique étant donné que chez Samy Manga le scriptural se double du figuratif, qui se réinvente pour restituer la texture d'un environnement naturel qui dépérit. Dès lors, *Chocolaté* est un texte littéraire qui subit l'hybridation au même titre que l'*oïkos* et devient lui-même « une sorte d'écosystème linguistique » (Blanc, Chartier et Pughe, 2008, p.22) qui se transforme continûment à l'instar de l'environnement naturel. Fiction, essai, dessin et ode sont autant de genres que Samy Manga alterne dans *Chocolaté* pour rendre compte de l'effroyable complexité de cette crise socioécologique dont la résolution ne serait concevable sans tenir compte de la dimension fictive et poétique de l'*oïkos*. Autrement dit, la résolution passerait par la restitution aux lieux des caractères spirituel et sacré que « l'invasion technique » (Ellul, 2008, p.130) leur a ôtés. Pour le dire en termes glissant, il faut rendre aux territoires et aux personnes qui y habitent leur opacité parce que :

[s]i les croisades coloniales, les inquisitions religieuses et les violences d'occupation ont réussi à creuser des gouffres de traumatismes au Sud, c'est bien parce que les envahisseurs du Nord ont eu raison des personnes sur le terrain très privé du soi intérieur, là où un Homme devrait toujours être un Homme en dépit de toute aliénation (Manga, 2023, p.109).

Ainsi, en se méprisant lui-même, l'Homme du Sud perd sa raison d'être et devient une proie fragile et facile pour l'Homme du Nord. C'est en se considérant comme étant inférieur que l'Homme du Sud a défriché le terrain pour le colonialisme. Les propos de Frantz Fanon sont on ne peut plus significatifs à cet égard car ils montrent que lorsque « la structure psychique se révèle fragile, on assiste à un effondrement du Moi » (Fanon, 1952, p.125), d'où la nécessité vitale de décoloniser notre rapport à soi, au monde et au vivant. Il s'agit d'une mission qui ne saurait s'accomplir sans la décolonisation des narratifs hégémoniques et la déconstruction du « Grand récit » (Chamoiseau, 2025, p.33) hérité de l'Occident. La décolonisation de l'*oïkos* est consubstantielle à celle du récit.

7 La révolution par le savoir : la littérature comme praxis de libération

Le combat pour surmonter la crise socioécologique est d'abord un combat intellectuel, car la domination capitaliste n'est pas seulement matérielle et physique, elle est également culturelle et idéologique. C'est donc sur le terrain des idées qu'il faut livrer bataille pour la protection de la société et de l'environnement naturel. Le capitalisme extractiviste repose sur des discours qui le dédouanent et qui sont portés par des intellectuels qui opèrent dans les différents champs du savoir. Ces intellectuels, comme les appelle Antonio Gramsci (2024, p.86), sont « les « commis » du groupe dominant pour l'exercice des fonctions subalternes de

l'hégémonie sociale et du gouvernement politique », ils veillent au maintien du pouvoir de la classe dominante, c'est-à-dire celle qui détient les moyens de production, en participant à véhiculer des représentations, des valeurs et des visions du monde qui servent les intérêts du capitalisme. À cet égard, nous avons vu comment les prêtres ont facilité l'intrusion des multinationales du cacao sur les territoires africains en cultivant le consentement à l'ordre établi. De ce fait, la libération des populations opprimées par les multinationales du cacao ne pourrait se réaliser que par la mise en place d'une culture alternative susceptible de prendre le contre-pied des discours hégémoniques occidentaux.

Je devais contribuer à libérer les planteurs de cacao africains de la servitude économique, puisqu'il était désormais clair qu'aucun Africain ne pouvait s'émanciper de l'esclavage moderne par la seule bonne volonté de ceux-là mêmes qui pillent la Terre-Mère. Alors, moi Abéna, j'avais décidé d'aller chercher le savoir dans le ventre des livres, là où les Blancs disaient l'avoir caché (Manga, 2023, p.117).

Ainsi Abéna fait-il sienne la mission de libérer les planteurs de cacao du joug des exploiters occidentaux. C'est à une révolution par le savoir que l'alter-égo de Samy Manga appelle, il s'agit de comprendre le monde avant de penser à le transformer. Par conséquent, Abéna s'érige en intellectuel organique désireux de changer la réalité sociale en faveur de ses compatriotes. C'est dans la littérature qu'il pense trouver cette praxis transformatrice, un choix qui va à l'encontre des attentes de son oncle qui se demande : « La littérature, franchement, à quoi ça sert ? » (Manga, 2023, p.115), et Abéna de répondre : « la littérature était devenue la clé du savoir, le seul lieu où la connaissance et la vérité pouvaient encore voguer en toute liberté, à la portée de tous, avant d'être travesties par les hommes de l'ombre » (Manga, 2023, p.115). L'interrogation de l'oncle d'Abéna sur l'utilité de la littérature est tout à fait légitime dans un monde globalisé qui ne jure que par la science et le progrès technique. On s'achemine vers la consécration de la science comme seule source de vérité au détriment des autres formes de connaissance spirituelle et cosmogonique. Le terme « monoculture », thème principal de *Chocolaté*, est équivoque dans le texte étant donné qu'il est diversement interprétable : il désigne la culture d'une seule plante sur une grande surface pendant de longues années, en l'occurrence le cacao, mais également il fait référence à la suprématie d'une seule forme de connaissance, celle imposée par l'Occident. Abéna remet en question cette tyrannie culturelle (cette monoculture) qui prône le scientisme et plaide pour la diversité des savoirs. Il s'agit donc d'un plaidoyer en faveur non pas seulement de la littérature mais également en faveur de toute forme de connaissance capable de révéler à l'Homme « les secrets de la terre, les oracles des forêts, la langue des fantômes et les vertus des nuits orageuses » (Manga, 2023, p.59). À l'épistémè occidentale, Samy Manga désire substituer ce que Boaventura de Sousa Santos appelle une « écologie des savoirs » entendue comme une :

[opposition] à la logique de la monoculture du savoir scientifique et de la rigueur, [par l'identification] d'autres formes de savoir ainsi que d'autres critères de rigueur et de validité qui opèrent de manière crédible au sein des pratiques sociales considérées comme inexistantes par la raison métonymique (Santos, 2014, p.188, notre traduction).³

³ « The ecology of knowledges confronts the logic of the monoculture of scientific knowledge and rigor by identifying other knowledges and criteria of rigor and validity that operate credibly in social practices pronounced nonexistent by metonymic reason ».

Lutter donc contre la crise socio-écologique reviendrait à défendre la diversité dans tous ses aspects biologique et culturel car l'homme ne s'est rendu comme maître et possesseur de la nature qu'après avoir relégué cette dernière à un rang inférieur. D'où la nécessité d'une pensée hybride qui, contre le discours rationaliste hérité de l'Occident, réhabilite les connaissances et les savoirs locaux. C'est là que la littérature, « « seul lieu où la connaissance et la vérité pouvaient encore voguer en toute liberté », intervient pour penser notre rapport au vivant et nos façons d'habiter le monde (Manga, 2023, p.115).

8 Conclusion

Le texte de *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao* se présente comme un foudroyant réquisitoire contre les crimes commis par les multinationales du cacao envers l'environnement naturel et les populations qui y vivent. Il illustre la rencontre entre deux mondes antagonistes, d'un côté, l'Occident et ses multinationales qui ont imposé une monoculture désastreuse pour satisfaire leurs intérêts mercantiles, de l'autre, des populations autochtones qui entretiennent une relation harmonieuse et spirituelle avec la nature. Cette relation est désormais menacée par l'anthropocentrisme occidental qui a réussi à séparer l'Homme de son environnement naturel donnant lieu à une crise socioécologique. Cette domination est rendue possible non pas seulement par la force physique et matérielle mais également par une hégémonie culturelle assurée par des narratifs religieux et politiques. Face à cette situation délicate, Samy Manga propose une écopoétique de résistance, il s'agit de restituer l'*oïkos* d'antan dans ce qu'il a de plus spirituel à travers une expérience littéraire qui se distancie du « Grand récit » occidental (Chamoiseau, 2025, p.33). Cela reviendrait à créer de nouvelles formes narratives susceptibles de décoloniser notre rapport à soi et à l'environnement naturel car la décolonisation des lieux passe inéluctablement par la décolonisation des discours sur ces lieux. C'est tout l'enjeu de *Chocolaté* qui aspire à réussir un double pari : insuffler un nouvel élan à la création littéraire et relancer le débat sur la crise socioécologique qui frappe les pays du tiers-monde.

Références

- BLANC, N. ; CHARTIER, D. ; PUGHE, T. Littérature et écologie : vers une écopoétique. *Écologie & politique*, Paris, n. 36, p. 15-28, 2008.
- CHAMOISEAU, P. *Que peut Littérature quand elle ne peut ?* Paris : Seuil, 2025.
- COLLOT, M. Écocritique vs écopoétique ? *Acta fabula*, Paris, v. 24, n. 6, juin 2023. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.16626>. Disponible sur : <http://www.fabula.org/acta/document16626.php>. Consulté le : 16 oct. 2025.
- ELLUL, J. *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Paris : Economica, 2008. (Collection Classiques des sciences sociales).
- FANON, F. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952. (Collection Points Essais).
- GARNIER, X. *Écopoétiques africaines: une expérience décoloniale des lieux*. Paris : Karthala, 2022. (Collection Lettres du Sud).

- GRAMSCI, A. *L'hégémonie culturelle*. Traduction de Françoise Bouillot. Paris : Payot & Rivages, 2024.
- GLISSANT, É. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990.
- HÖLDERLIN, F. *Œuvres*. Traduction d'André du Bouchet. Paris : Gallimard, 1967. (Collection Bibliothèque de la Pléiade).
- LATOUR, B. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017.
- MALM, A. *L'Anthropocène contre l'histoire: le réchauffement climatique à l'ère de l'anthropocène*. Traduction de l'anglais d'Étienne Dobenesque. Paris : La Fabrique, 2017.
- MANGA, S. *Chocolaté, le goût amer de la culture du cacao*. Montréal : Écosociété, 2023.
- MARCANDIER, C. *L'Écopoétique*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 2025. (Collection Libre cours).
- MARX, K. *Manuscrits de 1844*. Traduction d'Émile Bottigelli. Paris : Éditions Sociales, 1972.
- MOORE, J. W. La Nature dans les limites du capital (et vice versa). *Actuel Marx*, Paris, n. 61, p. 24-46, 9 mars 2017.
- MOORE, J. W. *L'Écologie-monde du capitalisme: combattre et comprendre la crise environnementale*. Traduction de Nicolas Vieillescazes. Paris : Éditions Amsterdam, 2024.
- SANTOS, B.S. *Epistemologies of the South: Justice Against Epistemicide*. Boulder/Londres : Paradigm Publishers, 2014.
- SCHOENTJES, P. *Ce qui a lieu: essai d'écopoétique*. Marseille : Wildproject, 2015. (Collection Tête nue).
- SENGHOR, L. S. *Liberté I: négritude et humanisme*. Paris : Seuil, 1964.
- VOLTAIRE. *Candide*. Paris : Flammarion, 2007.